

— Rassurez-vous, je ne vous le demande pas. Je vous l'ai dit, il ne sera point question d'argent entre nous. Je voulais seulement connaître l'étendue des sacrifices que vous seriez capable de faire pour obtenir le résultat que je vous promets.

Le comte était anxieux et regardait sir Arthur avec un étonnement mêlé d'une saine curiosité.

En examinant attentivement ce singulier personnage, il éprouva comme une sensation d'effroi. Le regard de l'Anglais était froid et acéré comme une lame d'épée : son geste sobre avait un cachet de fatalité idoine, et le comte crut deviner que cet homme devait être terrible sous son enveloppe ridicule.

— Mon cher comte, reprit sir Arthur, sur un ton plus intime le duc votre oncle est un vieillard amoureux : de plus, il a une nature apoplectique.

— Que voulez-vous dire ? murmura le jeune homme en pâlisant.

— Je veux dire que M. de Château-Mailly, si son mariage venait à manquer, pourrait bien avoir un coup de sang.

Et sir Arthur accompagna ces mots d'un sourire qui donna le frisson au comte.

— Ecoutez, poursuivit-il, le duc est amoureux, et, comme un amoureux septuagénaire qu'il est, il est sourd et aveugle. Madame Malassis a été légère en femme prudente et avisée ; il ne reste aucune trace sérieuse du passé. Donc, tout ce que l'on pourrait faire et pour perdre madame Malassis à ses yeux serait inutile.

— Je le sais, dit le comte avec l'accent d'une conviction profonde.

— Il faudrait donc une de ces preuves irrécusables, palpables, éclatantes, devant lesquelles le doute s'évanouit forcément pour faire reculer M. de Château-Mailly. Cette preuve, j'en ai acquis la certitude, n'existe pas... ou plutôt, elle n'existe pas encore.

A ces derniers mots, le comte fit un brusque mouvement.

— Voilà, murmura-t-il, où j'essaye en vain de comprendre...

— Attendez. Je dis que cette preuve n'existe pas encore. Mais je puis la faire exister, moi.

— Vous ! fit le comte stupéfait.

— Moi. Et devant cette preuve, M. de Château-Mailly demeure foudroyé, et celle dont il veut faire sa femme ne sera plus pour lui que la dernière et la plus vile des créatures.

Le comte demeura pensif et hésitant.

— Remarquez, reprit l'Anglais, que votre oncle est septuagénaire, qu'il appartient à cette génération de vieux viveurs qui ont maltraité leur corps à ce point qu'un souffle les peut tuer. Qui vous dit que, après huit jours d'hyménée, madame Malassis ne trouvera point un matin son vieux époux mort à ses côtés ?

— Cela peut arriver, dit le comte.

— Alors vous vous apercevez que, par un excès de délicatesse, vous avez abrégé la vie de votre oncle, tout en lui laissant le temps de consommer une mésalliance et de vous déshériter.

Le comte réfléchissait et ne répondit pas.

— Voyons, insista sir Arthur, décidez-vous. Je ne puis croire que vous ayez rêvé le bonheur de madame Malassis.

Le comte releva tout à coup la tête et regarda sir Arthur.

— Pardon, dit-il, mais enfin, en admettant que je vous donne carte blanche, puisque vous... no... voulez... pas... d'argent... et que, cependant, il y a... des conditions, qu'attendez-vous de moi ?

Sir Arthur regarda fixement le jeune comte.

— Monsieur, dit-il, il y a dans le monde une femme qui m'a foulé aux pieds.

Le comte jeta un regard à la dérobée sur sir Arthur, et s'avoua que les cheveux blond filasse de l'usulairo pouvaient, jusqu'à un certain point, justifier les rigueurs dont il se plaignait.

— Cette femme, poursuivait sir Arthur, est jeune, belle, riche,

entourée. Elle a tout ce qui peut et doit tourner la tête à un homme comme vous.

— Et bien ? demanda le comte.

— Eh bien ! si vous voulez me jurer sur l'honneur de votre cousin de vous acharner à la poursuite de cette femme et de faire tout ce qui dépendra de vous pour vous en faire aimer...

— Tiens, dit le comte d'un ton léger, vous avez une singulière façon de vous venger.

— Je suis un Anglais, répondit le gentleman.

Cette réponse était logique et ferma la bouche au comte.

— Le jour où vous serez aimé de la femme dont je vous parle, continua sir Arthur, l'héritage de M. le duc du Château-Mailly vous appartiendra.

— Monsieur, dit gravement le comte, vous m'offrez un moyen de reconquérir mon héritage qu'un homme jeune et fougueux acceptera toujours. Seulement, il faut tout prévoir. La femme dont vous parlez... est...

— La vertu même, dit froidement sir Arthur. Ah ! dame ! je ne vous donne point une besogne facile ; mais quand on veut...

— C'est juste, dit le comte. Mais il est besoin de patience quelquefois... je puis attendre six mois... un an...

— Peu importe ! je suis patient aussi.

— Et si mon oncle se marie d'ici là ?

— Vous êtes un homme d'honneur ?...

— Je le crois.

— Si vous me faites un serment, vous le tiendrez ?

— Je le tiendrai.

— Alors, jurez-moi que, si j'empêche ce mariage, vous serez aussi fidèle à vos engagements envers moi que je l'aurai été envers vous.

— Sur ma parole, dit le comte, je vous le jure ! Mais...

— Ah ! dit sir Arthur, il y a une restriction ?...

— Sans doute.

— Voyons ?

— Il y a le cas où je ne réussirais pas, en dépit de tous mes efforts...

— Si vous faites tous vos efforts, et si ces efforts, combinés avec les miens...

— Ah ! vous m'aidez ?...

— Sans doute. Et, fit le gentleman avec un sourire, je suis fort. Donc, si, malgré mon aide, vous échouez après avoir dépensé toute votre énergie et tout votre vouloir, c'est que ma vengeance aura été impossible, et je me résignerai.

— A ce compte-là, j'accepte, et je vous renouvelle mon serment.

Et le comte jura de nouveau.

— Maintenant, dit le gentleman, j'ai plus qu'un mot à vous dire : souvenez-vous bien qu'un pacte mystérieux et solennel nous lie, mais que le monde entier doit l'ignorer.

— Je serai muet.

— Et vous aurez raison, car la moindre indiscretion de votre part perdrait tout, en me forçant à quitter Paris et à renoncer à vous suivre.

Le comte s'inclina.

Maintenant, dit-il à son tour, puis-je vous demander quelle est cette femme ?

— Ohut ! répondit sir Arthur ; il est probable que cette nuit, dans un des salons où nous sommes, deux hommes échangeront une provocation à voix basse, mais il est probable aussi que vous en serez le témoin.

— Et bien ? demanda M. de Château-Mailly.

— Eh bien ! l'un de ces deux hommes sera le mari de cette femme.

— Ah ! fit le comte.

— A partir de ce moment, vous ferez la cour à cette femme, car il est probable que le mari quittera le bal sans elle...

Comme le gentleman prononçait ces derniers mots, onze